



La littérature et l'Europe

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 JANVIER 1993

Il y a parfois, dans la production éditoriale, des coïncidences qui ne sont que cela : deux ou trois livres sur le même sujet en même temps, et c'est tout ; mais il y a des coïncidences qui sont plus que cela. C'est l'évidence pour deux entreprises de caractère encyclopédique récentes, ayant trait à l'Europe littéraire. D'abord une initiative proprement monumentale née en Belgique, sous la direction de Jean-Claude Polet, de l'université de Louvain-la-Neuve : *Patrimoine littéraire européen* (chez De Boeck Université) ; et puis une initiative française : *Lettres européennes. Histoire de la littérature européenne* (Hachette). Pour le dire tout de suite, chacune de ces entreprises d'édition est, en réalité, internationale : dans les deux cas, une équipe d'universitaires ou d'écrivains venus de plusieurs pays ont collaboré à la recherche et à la mise en œuvre définitive, plan et rédaction.

Vous êtes sans nul doute déjà informés de ces travaux. Mon propos ne sera donc pas de présenter, pièce par pièce, et de commenter chacun de ces ouvrages. Le premier est d'ailleurs encore incomplet : il comptera douze volumes ; trois seulement sont parus. L'un comme l'autre sollicitent à la fois les compétences de l'historien des idées, de l'historien de la culture, de l'historien de la littérature, sans même parler du débat idéologique perpétuellement sous-jacent ou déclaré, comme toujours quand il est question de l'œuvre écrite. Je n'ai pas ces compétences. Je me contente de vous livrer ici les quelques réflexions et questions que me suggèrent ces panoramas ou inventaires, et d'une manière générale toute tentative de synthèse, qu'elle soit d'ordre esthétique, ou d'ordre historique, en matière de littérature. Une longue habitude de la lecture, au fur et à mesure de la publication des livres, inspire des sentiments contradictoires : le critique est partagé entre la

dispersion flagrante des œuvres, des stylistiques, des personnalités d'écrivains, et le désir jamais apaisé de discerner dans le domaine français, dans le domaine européen, d'éventuelles convergences qui seraient d'actualité, en 1993, pour une vision plus nette de ce que pourrait être la spécificité européenne — ou tout bonnement française — reliant l'une à l'autre les littératures nationales ou régionales.

Dans le discours unanimiste qui semble servir d'harmonique au mot « Europe », comme si on savait le sens du mot et le contenu de la chose, on peut craindre qu'une synthèse trop rassurante cherche à se proposer, pour les besoins de la cause, pour parler de « culture européenne » (au singulier) de « littérature européenne » (au singulier). On suppose le problème résolu. J'avoue éprouver un malaise persistant dans les à peu près du langage politique à ce sujet, voire du langage des intellectuels eux-mêmes. Alors que l'Europe politique et économique a tellement de peine à se mettre en place, alors que l'Europe géographique vient d'éclater à nos portes, avec la barbarie sanglante que l'on sait, on ne demande pas mieux que de se laisser convaincre par la certitude d'une unité culturelle, à travers les littératures, mais on reste insatisfait. L'insatisfaction vient, à l'origine, de la confusion terminologique : les mots non définis, les mots à double ou triple sens, et en dessous les concepts flous et mous : culture, civilisation, littérature, philosophie, entre autres.

Il est bien naturel, j'aime à le croire, qu'un critique professionnel, malgré l'effet de diversité et de diversion que produisent les livres, se soucie de connivences, de ressemblances : c'est un moyen comme un autre de se repérer dans le présent et, s'agissant d'Europe, de littératures européennes (au pluriel), un moyen de répondre à la question, fuyante mais inévitable, d'une identité. En somme, la question est d'une simplicité désarmante : diversité et unité, les littératures et la littérature.

Dans sa *Grammaire des civilisations*, Fernand Braudel s'interrogeait sur ce constat élémentaire ; il refusait, bien entendu, d'opter entre les deux évidences. Il prenait acte de la diversité, et très spécialement en littérature. Il distinguait, non pas l'unité, mais des unités : les unités *solides* de l'économie ; les unités *aléatoires* du politique ; les unités *brillantes* : l'art, la science, les idées, la littérature. À propos de celle-ci, il écrivait : « En ce domaine, l'unité est la plus imparfaite (heureusement, sans doute), dans la mesure où la littérature — essai, roman,

théâtre — s'appuie sur ce qui différencie le plus les civilisations nationales : leur langage, leur vie quotidienne, leur façon de réagir à la douleur, au plaisir, à l'idée de l'amour, de la mort de la guerre ; leur façon de se distraire, de manger, de boire, de travailler, de croire. » Et il ajoutait, avec un sage réalisme : « On ne peut guère parler de l'unité d'une littérature nationale ; alors comment parler a fortiori d'unité européenne à ce propos ? » Ce qui n'empêche pas l'historien d'affirmer, parlant en pédagogue de l'enseignement de l'histoire, qu'une Europe culturelle est à sauvegarder et à parachever, autour d'un ciment qu'il baptisait « humanisme moderne ».

La dialectique têtue du divers et de l'unique ramène ainsi fatalement le langage à cet autre mot-piège : « l'humanisme ». Notre mot-piège en ce moment est : littérature. Le livre publié chez Hachette, sous le titre que j'annonçais : (*Lettres européennes*). *Histoire de la littérature européenne*, consacre trois quarts de page à la notion problématique de « littérature européenne ». « Est-il concevable, se demande-t-on, que l'intégration sociale et économique de l'Europe contribue à la formation d'une nouvelle littérature authentiquement européenne ? » On n'a pas de réponse à la question, il fallait s'y attendre, parce que rien, dans le passé ni dans le présent, ne permettrait de dégager une vision de ce qui serait « authentiquement européen » demain en matière de littérature. Rien donc n'incite à chercher dans ce sens. On se contente, dans l'ouvrage en cause, d'affirmer qu'il y a en Europe « une multiplicité de différences » ; une similitude dans la conception esthétique de l'art littéraire comme discipline et ensemble culturel distincts des autres arts ; on enregistre banalement le fait que les littératures différentes, réparties selon les nationalités, les régionalismes et les langues écrites, constituent la Littérature, pour ce qui est de l'espace géographique reconnu comme délimitant l'Europe. Tout cela va de soi, comme l'affirmation selon laquelle la littérature ne meurt pas.

L'intérêt de l'ouvrage n'est pas dans ces velléités de prospective. Il est dans la perspective, laquelle d'ailleurs rend un peu dérisoires certaines critiques de détail qu'on a pu lire dans la presse ; critiques portant inévitablement sur le choix des écrivains mis en évidence, sur le style des notices biographiques. La perspective est culturelle : cette fois, le mot « culture » peut circonscrire le contexte de société et de pensée qui entoure la production littéraire sous toutes ses formes, dans un grand nombre de pays européens. Cette mise en situation, à la fois sociale et internationale, distingue évidemment l'ouvrage des dictionnaires des littératures

que nous possédions déjà ; à titre d'exemples, celui de Jean-Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty, Alain Rey, dirigeant environ 250 auteurs, ouvrage en trois volumes paru chez Bordas en 1984 ; ou celui, plus ancien, de Philippe van Tieghem, en quatre volumes, paru aux Presses universitaires de France en 1968, avec une deuxième édition en 1984 où, soit dit en passant, les dates n'ont pas été remises à jour.

La perspective globalisante excluait la méthode qui aurait consisté à nous donner, l'une après l'autre, des études d'histoire littéraire, pour chacun des pays d'Europe. Mais elle entraînait une méthode comparatiste et là se trouvait la difficulté en même temps que la promesse d'éclairages utiles, projetés sur les différences et sur les convergences. Ce sont les convergences qui nous passionnent ; c'est ce que nous aspirons à détecter, par-dessus ou par-dessous les divergences. Nous recherchons d'instinct, pour l'amour d'une Europe unie, les courants, les tendances, les écoles si possible, les rencontres significatives, de nature esthétique ou idéologique, entre les œuvres ou entre les écrivains. Il en existe qui sautent aux yeux et Fernand Braudel, dans son livre cité plus haut, n'avait aucune peine à relever des phénomènes connus : le romantisme venant après les Lumières, le réalisme social venant après le romantisme.

Je n'ai pas le temps de remonter l'histoire jusqu'aux origines culturelles de ce que nous nommons aujourd'hui Europe, d'un nom, on le sait, resté mystérieux pour les linguistes. Je me trouve plus attiré par le contemporain. L'ouvrage paru chez Hachette, sous la direction d'Annick Benoit-Dusauroy et Guy Fontaine, m'y encourage encore. Il a, en effet, outre son propos d'historicité culturelle, celui de prendre de la hauteur par rapport aux littératures après la dernière guerre mondiale. « Qu'en est-il aujourd'hui de l'identité européenne ? demandent les auteurs dans la préface. Fragmentée par les nationalismes du dix-neuvième siècle issus de la Révolution française, et toujours plus mondialisée depuis le début du vingtième siècle, la cohérence culturelle de l'Europe se donne pourtant à entendre, à toucher, à voir, dans les domaines de la musique, des arts plastiques, de la peinture... Le catalogue de tout musée des Beaux-Arts est international. Comment sont ces catalogues de littérature que sont les histoires littéraires ? Nationaux, surtout nationaux, hélas. »

Faudra-t-il bannir de nos bibliothèques et de nos écoles les « catalogues nationaux » ? Poser la question, c'est y répondre mais si on veut rendre consciente une « identité européenne » (comme disent nos auteurs), des moyens pédagogiques, journalistiques, universitaires, nouveaux seront sans doute à développer, voire à inventer. Cette prise de conscience se vérifiera avant tout dans la manière de présenter une littérature, la nôtre, dans son environnement international. Cela ne concerne pas seulement l'historien du passé, mais aussi bien le déchiffreur du présent, et c'est en quoi une *Histoire de la littérature européenne* comme celle dont nous parlons, se justifie mais, dans le même temps, appelle une lecture critique.

Des courants et tendances, les écoles en tout cas, ont disparu : constatation faite par une *Histoire de l'Europe contemporaine*, dont les auteurs sont Serge Berstein et Pierre Milza (chez Hatier). Auparavant, dans la première moitié du siècle, il y avait eu le surréalisme ; il y eut « le temps des idéologies », parmi lesquelles le marxisme ; il y eut l'engagement de la littérature et l'existentialisme selon Jean-Paul Sartre ; le désengagement a suivi, prôné par des écrivains non contestables ; le « nouveau roman » est apparu en France comme une subversion du récit narratif classique et une contestation de l'humanisme « bourgeois » (voir Robbe-Grillet première manière) ; mais il ne fut jamais dominant dans l'univers des livres publiés et il marque déjà la fin de ce que nos auteurs appellent le « modernisme ». Dans un « postmodernisme », dont on nous dit qu'en rigueur de termes il est impossible à cerner, ce sont les « personnalités de valeur » (je cite Berstein et Milza) qui sont les presque seules balises déterminantes. On conviendra que voilà une terminologie peu précise, étant bien entendu que la valeur, en cette matière, ne se reconnaît pas à des critères universellement adoptés, qu'elle est sujette à des variations de faveur, et qu'elle n'est pas forcément entérinée par la postérité : le désaccord entre la valeur reconnue à une époque et la dévaluation postérieure est fréquent.

L'*Histoire de la littérature européenne* s'applique néanmoins à isoler certaines particularités communes. On retient celles-ci : les variantes de plus en plus libres apportées à la tradition européenne du roman ; le dépassement des frontières établies entre les genres littéraires traditionnels, donnant naissance à des « formes hybrides », à mi-chemin entre roman et essai, entre roman et histoire, entre roman et reportage, entre littérature et philosophie. Mais si des philosophes (Sartre,

Michel Foucault, Deleuze, Michel Serres) transgressent les frontières pour aller au littéraire, on note que le roman italien fait le chemin inverse et on cite comme exemples Umberto Eco ou Italo Calvino.

Un fait singulier est survenu, très massif en Europe ; les régimes totalitaires exerçant une tyrannie idéologique sur les activités de l'esprit, celles-ci se sont réfugiées dans l'exil, la contestation, la dissidence, avec une littérature inédite et souvent d'une qualité éminente. Il reste à écrire l'histoire du « réalisme socialiste » comme de la dissidence littéraire.

En quête du transnational, pour interroger une « identité européenne », l'histoire littéraire devait aller aux sources c'est-à-dire aux textes. L'*Histoire* dont je viens de parler passe déjà significativement par là en proposant de nombreuses citations, la plupart du temps bilingues. Mais le parti du texte-témoin est pris de façon systématique et organisée dans *Patrimoine littéraire européen*, sous la direction de M. Polet. Si la description de ce monument : « littérature européenne », est laborieuse et si sa configuration demeure par nature disparate, les fondations, elles du moins, peuvent être mises à découvert. Car, c'est sur la métaphore classique du monument qu'est dessiné le plan des douze volumes à venir, suivis par un treizième pour l'index. Les deux grandes sections sont claires : 1. *Les fondations* ; 2. *L'édifice moderne*. Dans la première, encore deux subdivisions : *Les bases de l'édifice européen* ; *L'Europe littéraire médiévale*. Ont paru les trois volumes destinés à montrer les bases : *Traditions juive et chrétienne* ; *Héritages grec et latin* ; *Racines celtiques et germaniques*.

C'est une anthologie pour les Européens, plus spécialement pour la zone de littérature française puisqu'elle offre des traductions en français. S'est posé aux auteurs le problème du choix des textes représentatifs et il appartiendrait aux spécialistes des matières abordées d'en examiner la logique, ce qui ne serait pas un petit travail. Je remarque, outre la présence de l'héritage celtique et germanique qui coupe court à une vision trop uniformément gréco-latine de la « romanité », la richesse d'informations textuelles offerte quant à la tradition juive, quant au passé chrétien aussi, grâce à d'abondants emprunts faits aux Pères de l'Église. Une autre remarque sera pour signaler la qualité scientifique des introductions aux citations bibliques, Ancien et Nouveau Testament. Une dernière pour attirer l'attention sur les traductions en français : beaucoup d'entre elles sont prises chez des traducteurs

connus, si bien qu'on a là, en plus du reste, une histoire comparée de la traduction, et par le fait même une vue au moins fragmentée sur l'évolution de la langue française elle-même.

Le transnational, que d'aucuns demandent à des techniques littéraires ou à des « écoles », renvoie, pour les auteurs de *Patrimoine littéraire*¹, à une notion fort sollicitée de nos jours : les valeurs. Claude Pichois, universitaire français, dans sa préface, y fait explicitement référence, dans une perspective qu'on dira dynamique : « Il s'agit moins, écrit-il, d'établir un bilan du passé, de recenser des valeurs admirables mais défuntes, que de montrer les éléments vivants dont s'est nourrie la civilisation de langue française et de l'inviter à s'y ressourcer. » Jean-Claude Polet, de son côté : « Au seuil du troisième millénaire de son ère, l'Europe, soucieuse d'assumer les responsabilités de sa culture, que l'histoire des deux derniers siècles a répandue dans le monde entier, se doit de procurer aux générations du nouvel âge un ensemble cohérent des valeurs qui l'illustrent et la constituent. » Les textes de l'anthologie doivent donc répondre « à cette ambition ».

Lorsque cette œuvre gigantesque sera menée à son terme, nous aurons entre les mains toute une bibliothèque qu'il faudra récapituler. On y cherchera la convergence des valeurs réputées européennes ; on y cherchera en quoi les textes appartiennent bien à un patrimoine littéraire et pas seulement idéologique ou spirituel ; on aura à coup sûr la preuve par les textes que la littérature, si elle a partie liée avec les langues parlées en Europe, a partie liée avec autre chose que l'art des mots : les religions, les croyances, les mythologies, les philosophies, les visions du monde, les codes de moralité, l'état des mœurs et des opinions, tout ce qui compose ces amalgames originaux que sont les cultures.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lucien Guissard, *La littérature et l'Europe* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < www.arlfb.be >

¹ Ouvrage réalisé grâce au concours des Communautés européennes, de plusieurs Conseils généraux français, du Ministère de la Communauté française de Belgique et du Ministerie van de Vlaamse Gemeenschap.